

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Ainsi que cela arrive à chaque renouvellement de saison, la mode se réveille coquette, pimpante, capricieuse, et revêt mille atours divers, essayant sous toutes les formes quels seront ses plus puissants moyens de séduction ; puis elle fait proclamer ses arrêts suprêmes, que nous adoptons avec la soumission de sujets fidèles et dévoués à ses moindres fantaisies.

Parmi les objets de sa prédilection particulière, il nous faut citer les riches étoffes nouvelles de la maison GAGELIN. Leur somptuosité, le bon goût dont

elles portent le cachet, les ont fait remarquer dès leur apparition.

Les robes *memphis*, desquelles nous avons parlé il y a quelque temps, seront charmantes pour toilette de soirée. Les jupes n'auront besoin d'aucune garniture, étant couvertes, du haut en bas, d'immenses gerbes de fleurs formant pyramides. Quant aux robes *neige*, dont les volants, ornés de dessins en peluche formant relief, produisent un

si joli reflet argenté aux lumières, c'est une ravissante création, qui appartient aussi de droit aux femmes véritablement élégantes. Les taffetas à losanges *camàieux*, les robes à volants avec velours et effilés, celles à volants *pompadour*, les moires antiques à larges rayures, se partagent la vogue avec les premières, seulement leur usage est différent : les unes sont pour toilette d'apparat du soir, ainsi que je l'ai dit plus haut ; les autres, pour grande toilette de ville. Viennent ensuite une foule d'étoffes fort belles, quoique plus simples, soit à volants *bayadères*, soit à dessins courants ou à bouquets brochés semés. Il faut compter encore parmi tout cela les moires antiques, les popelines de Lyon, les damas brochés, les taffetas écossais, ceux à larges rayures, les dispositions de fantaisie, dont la maison GAGELIN possède un si grand choix.

Pour négligé, il y a des étoffes laine et soie, nommées *droquet*, des robes à volants en laine, qui sont très convenables. Quant aux robes de chambre, elles se font en damas broché à grands dessins, en mérinos écossais, cachemire uni, mousseline de laine à ramages, et flanelle chinée. Ces dernières, on le conçoit, sont les plus ordinaires.

Je ne puis parler des merveilleuses étoffes de la maison GAGELIN, sans signaler aussi ses luxueux cachemires, ses confections élégantes et coquettes.

Qu'ils sont jolis ces manteaux, avec leurs clochettes et leurs riches broderies de jais, ou bien ornés de guipure, de dentelle, de confortables fourrures ! Quelles sont les heureuses du monde qui porteront cela ? A coup sûr les plus belles et les plus distinguées entre nos grandes dames. M. GAGELIN a toujours eu le pouvoir de les attirer et de les séduire par l'éclat et la grâce des choses charmantes que renferme son magasin, et elles s'y donnent toutes rendez-vous. C'est justice, en vérité.

Les robes restent très montantes pour la ville, amples de jupe et longues. Les basques ne sont point abandonnées ; on les fait au contraire plus marquantes que jamais, car il y en a qui descendent si bas sur les hanches, qu'elles figurent presque une petite jupe. Ceci est de l'extravagance, de la déraison ; nous tombons dans les extrêmes en toutes choses avec une facilité étonnante.

Les corsages sans basques n'ont pas de grâce, et malgré les tentatives que l'on fait pour les remettre en faveur, on n'en voit presque pas.

Une mode ancienne qui revient et que l'on peut accepter, c'est celle de garnir le devant des jupes. Rien n'est plus charmant et ne donne à une robe un meilleur cachet de distinction, à défaut de volants. Voici le cas de mettre en relief comme elles le méritent les belles passementeries de la maison AUCOYER ; elles ont déjà le privilège exclusif d'ornez les plus riches confections et tous les corsages de

robes et de basquines ; elles serviront de même d'embellissement aux jupes.

On trouve au magasin de la VILLE DE LYON les assortiments les plus splendides et les plus complets en passementerie. Ici, ce sont de fines guipures en bandes, souvent mélangées de jais. Là, des effilés, soit à boules, soit avec muguet et jais, parfois aussi surmontés de guipure, qui font un effet admirable. Puis, pour les robes en soie de couleur, il y a des effilés de fantaisie, assortis aux nuances de l'étoffe, dont le bon goût est non moins parfait. Enfin, à côté de tout cela, on voit encore de jolis galons moitié peluche ou mélangés de velours, qui composent de ravissantes garnitures. Je dois citer, en outre de magnifiques rubans, une foule de gracieuses fantaisies et les petites résilles espagnoles, si coquettes et qui coiffent à ravir.

La forme des chapeaux est maintenant bien arrêtée, mais rien ne varie autant que leurs ornements, qui dépendent entièrement du goût et du caprice de la faiseuse. En cela chaque marchande de modes a son genre particulier. Voyez les chapeaux d'ALEXANDRINE, est-ce qu'ils ressemblent aux autres ? Non, assurément, ils ont une grâce parfaite, un cachet de distinction qui leur est propre. Une fleur, un ruban, un simple nœud, ne sont pas posés chez ALEXANDRINE comme ailleurs. J'y ai vu ces jours derniers plusieurs chapeaux remarquablement jolis. L'un était en velours plain, couleur grenat, à passe claire. De chaque côté il y avait une touffe de têtes de plumes frisées de même nuance, et au bord de la passe une haute dentelle noire qui se renversait et allait passer sur le bavolet. Sous la passe une traverse de velours avec boucle accompagnait des branches de clochettes bleu-de-ciel.

Un autre chapeau était en étoffe résille rose et très orné de blonde. Sur un fond fuyant se croisaient des traverses en ruban attachées par de petites boucles d'acier. De chaque côté il y avait des touffes de muguet rose, dont quelques branches suivaient le tour du bavolet et retombaient gracieusement derrière la forme.

Un troisième modèle, en velours épinglé blanc, façon *pamela*, était orné de plumes blanches. Sous la passe il y avait une simple petite touffe de fleurs en velours ponceau. Ce chapeau avait une grâce exquise.

Pour négligé du matin, madame ALEXANDRINE fait des capotes à coulisses en taffetas mélangé de velours, soit rose et noir, soit bleu et noir, qui sont aussi séduisantes que ses chapeaux habillés.

On portera, dit-on, beaucoup de garnitures de fleurs sur les robes de bal. La belle vitrine de la maison TILMAN, à l'Exposition, aurait bien pu inspirer ce projet. Au milieu d'un délicieux parterre, on voit une femme élégamment vêtue et dont la robe est poétiquement ornée de fleurs charmantes. La maison TILMAN est renommée pour ses suaves créations ; elle est brevetée de Sa Majesté l'Impératrice Eugénie, qui même avant son mariage y a toujours choisi ses fleurs, et elle vient encore de recevoir un brevet de Sa Majesté la Reine d'Angleterre. Toutes les gloires arrivent au talent, c'est un juste tribut que mérite bien celui de madame TILMAN, qui, poussant l'art jusque dans ses

dernières limites, est parvenue depuis longtemps déjà à un degré de perfection qu'on ne saurait surpasser. Ses nouvelles coiffures de bal et de soirée sont ce que l'on peut voir de plus merveilleux, autant par l'imitation exacte de la nature, que par la grâce avec laquelle elles sont montées, et le mélange des fleurs.

Le luxe de la lingerie ne diminue pas, et madame COLAS fait bien tout ce qu'il faut pour cela. Que de jolies fantaisies elle invente, soit en peignoirs du matin, soit en petits bonnets pour négligé, cols, sous-manches, corsages, que sais-je ?... mille choses plus charmantes les unes que les autres, parmi lesquelles je citerai seulement quelques modèles pris au hasard.

D'abord, un corsage en tulle à pois, formant la pointe de fichu derrière. Il est entouré d'une dentelle, surmontée de deux bouillons assez espacés ; dans ces bouillons on passe un ruban de couleur. Devant, le fichu se croise et forme de longs pans, aux bouts desquels on met un nœud, composé de plusieurs coques et de deux bouts. Sur les épaules, il faut trois nœuds et une derrière la taille, à longs bouts, figurant une ceinture flottante. Il doit y avoir aussi des manches courtes à ce corsage, ornées de nœuds et de bouillons posés en long. Du côté de l'échancrure du cou on met une valenciennes haute d'un doigt seulement, qui surmonte le second bouillon. Un autre modèle, à peu près du même genre, est en tulle uni couvert de plusieurs rangs de dentelle et de petites ruches en ruban. Ces corsages sont frais, coquets, et d'une commodité extrême pour mettre avec les robes décolletées. Leur vogue est immense.

Les sous-manches, pour cette saison, se composent le plus souvent de gros bouillonnés, ou de volants avec poignet.

Le corset est la base fondamentale de la toilette. Il fait une taille charmante, ou la déforme à son gré. Il est donc important de le choisir sans défauts, afin que la tournure conserve toute son élégance naturelle. Pour parvenir à ce but, je vous engage à vous adresser à madame SOPHIE DUMOULIN, dont les corsets ont une réputation bien constatée d'irréprochable perfection. Avec les toilettes de bal, ils deviennent plus indispensables que jamais.

Je vous recommande aussi les délicieux parfums de la maison LEGRAND, qui sont composés des fleurs les plus exquises, des plantes et des baumes les plus odoriférants. M. LEGRAND possède en outre la fameuse *eau des Alpes*, si excellente pour la toilette, qui a toutes les propriétés de l'eau de Cologne et dont l'odeur est d'une suavité que rien n'égale.

Je citerai encore le *baume de Tannin*, c'est, dit-on, un des spécifiques les plus efficaces pour arrêter la chute des cheveux, en provoquer la pousse et prévenir la décoloration.

L'époque des réunions du soir doit faire songer à renouveler ses éventails ; on en trouve une collection complète d'anciens et de nouveaux chez M. LEGRAND, parfumeur de S. M. l'Empereur ; ainsi qu'un assortiment très étendu de gants des meilleures fabriques de Paris.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 446.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de satin pointillé, garni de rubans chinés.

Ce chapeau est tendu, la calotte est plate.

Sur la passe est un ruban chiné, n° 12, et formant des plis ronds.

Le bavolet prend carrément sur les côtés du chapeau, et forme beaucoup l'éventail derrière ; il est garni à sa couture d'un ruban plissé, et au bas de deux rangs de rubans aussi plissés.

Un ruban n° 22 croise sur la tête et vient former un

beau nœud à cheval sur le bord de la passe, partie dessus, partie dessous.

Blonde blanche sous la passe.

Robe en taffetas garnie de passementeries et d'effilés.

Corsage montant, taille creusée aux hanches, et un peu busquée en arrondissant devant.

Manches plates dans le haut (l'ampleur est retenue par trois plis creux qui suivent la longueur jusqu'au premier bouffant) ; puis viennent trois bouillons, et enfin elles se terminent en bas par un poignet, mais qui ne serre

pas au bras, c'est-à-dire qui est plus large de 3 centimètres.

Jupe très ample.

Sur le milieu du corsage sont cinq olives terminées par un gland.

Sur les côtés, depuis l'épaulette jusqu'à la taille, une tresse de passementerie garnie d'un effilé.

Sur le corsage, trois rangs de tresses, ayant chacune une olive à gland aux deux extrémités.

À la taille un rang d'effilés tout autour.

Au bas de chaque manche un rang d'effilés.

De chaque côté de la jupe, des rangs de tresses terminées chacune par une olive à gland et garnies d'un effilé.

Col en dentelle; sous-manches en dentelle, presque justes au bras, boutonnées sur les côtés et terminées par un petit volant.

TOILETTE DU MATIN. — Chapeau en velours, garni de dentelles noires, de feuilles en velours et de petites touffes de baies aussi en velours; ruban en taffetas écossais.

La passe avance sur le front et creuse aux joues; sur le chapeau sont des bouts de velours pincés en feuilles, et en-

tourés de dentelles noires qui retombent étagées de chaque côté.

Le chapeau est tendu, la calote plate; le bavolet, très grand et s'arrondissant, est recouvert de dentelle noire.

Sous la passe, d'un seul côté, trois groupes de baies en velours dans une *coquille* en blonde blanche, et quelques feuilles en velours noir gaufré; tours de tête et de joues en dentelle noire.

Paletot basquine en drap velouté, orné de galons de deux tours avec boutons en soie.

Ce drap velouté est à *double face*, c'est-à-dire d'une couleur en dessus, et d'une autre en dessous.

Ce paletot descend droit devant, est très creusé à la taille; la basque est fendue de distance en distance, mais ayant toujours un côté croisant sur l'autre, on ne voit pas la fente.

Tout le bord est bordé à plat d'un galon; puis avec un intervalle de 2 à 3 centimètres, sont posés à plat deux autres galons.

Robe en taffetas ayant deux volants ourlés, dont le premier part de la taille.

MEURS ET USAGES DES RUSSES JUSQU'AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Les mœurs des anciens Russes étaient simples; ils entendaient avant tout la voix de l'honneur. Ainsi la clause de tous les contrats était: « Si je ne tiens pas ma parole, qu'il m'en arrive honte. »

Le luxe journalier, le seul qui soit ruineux, leur était inconnu. Leurs maisons étaient petites, et chacune contenait une famille entière. Il faut peu d'espace à des hommes qui ne se logent que pour eux-mêmes; on n'en occupe jamais assez quand on veut en imposer aux autres! Ces maisons modestes étaient construites en bois; on y montait par un petit escalier pratiqué au dehors, car les logements se trouvaient toujours élevés au-dessus des celliers et des magasins nécessaires à la famille. Comme on se proposait surtout de combattre la rigueur du froid, les fenêtres étaient petites, et les portes si basses, qu'il fallait s'incliner pour les franchir. Les chambres étaient entourées de bancs fixés à la muraille, et l'on ne connaissait pas d'autre siège, même à la cour. Ces bancs servaient quelquefois aussi de lits; mais pendant l'hiver on se couchait plus volontiers sur les poêles.

Ce ne fut qu'au commencement du XVII^e siècle que quelques maisons furent bâties de briques, et que le luxe commença à s'introduire: ainsi on vit alors les appartements de quelques maisons tapissés en cuir de Flandre, et les grands prirent l'habitude de coucher mollement sur des matelas de duvet. Je prends la preuve de mon dire dans un contrat de mariage de ce temps-là, pièce fort curieuse, qui m'a été montrée, avec la permission de le copier. En voici un extrait:

La veuve *Tchirikoff* maria, en 1669, sa fille au boyard Tchérémetef, et lui donna en dot: plusieurs terres, une maison à Moscou, plus de 250 maisons de paysans (contenant et contenu), situées dans plusieurs provinces différentes, 8 images de Notre-Seigneur, de la Vierge et de saint Nicolas, enchâssées en argent et en vermeil, et enrichies de diamants et de rubis; des croix également enrichies de pierreries, des colliers et boucles d'oreilles de rubis et de diamants, des émeraudes, des perles; des bonnets garnis de pierres précieuses, des chaînes et bracelets d'or semés de pierreries;

des habits de dessus et de dessous en velours, satin ou taffetas, garnis de martre zibeline et de boutons d'or et diamants; des dentelles, des ustensiles de toilette et des tasses de vermeil; des souliers et des bottes de satin et de velours richement travaillées en or et en perles fines; *un grand lit* de damas rouge, deux oreillers de satin rouge à fleurs d'or, une couverture de satin rouge brodé d'or et garnie de martre zibeline; 10 chemises de mousseline brodée d'or, 12 chemises de toile et 12 draps.

Cette mère opulente ne savait pas écrire; son frère signa pour elle. Ce qui dément le fait, faussement avancé, qu'avant le règne de Pierre I^{er}, peu de personnes savaient écrire. Au contraire, on tenait, non seulement à la cour, mais encore dans toutes les grandes familles, des journaux détaillés des événements et des actions les plus ordinaires, et même les cosaques de Sibérie écrivaient les journaux de leurs voyages, et traçaient des cartes grossières de leurs découvertes.

Le contrat de mariage de la fille Tchirikoff réfute aussi l'opinion qu'autrefois les Russes n'avaient pas de draps et qu'ils ne se couvraient qu'avec des étoffes de soie, de laine ou des peaux de bêtes. Quand Pierre I^{er} monta sur le trône, les marchands, et même le peuple, couchaient sur des matelas de bourre recouverts de draps, de couvertures, et posés sur des poêles, sur des bancs ou sur le plancher. Le peuple, à présent, n'est pas encore mieux couché; pourtant bien des Russes ne troqueraient pas contre nos meilleurs lits français les longs poêles qu'ils appellent *léjanki*, qui signifie à peu près *couchette*.

La table des Russes était en désordre et mal servie, et c'est un défaut qu'on trouve encore aujourd'hui dans les classes inférieures, et même chez des gens dont l'état et la fortune comportaient plus de délicatesse. Une méchante nappe couvrait une table longue et étroite; chaque convive n'avait pas même une cuiller, et les personnes les plus importantes avaient seules un couvert tout complet. L'art des cuisiniers ne faisait pas oublier ce que ces apprêts avaient de peu appétissant: des poissons salés, des légumes et des racines

faisaient presque tous les frais de ces tristes festins. Les boissons ordinaires étaient l'hydromel et l'eau-de-vie, et après le dîner, qui se faisait à dix heures, tout le monde faisait la sieste; on n'allait voir personne, et même les boutiques étaient fermées.

Mais lorsque le tzar admettait à sa table des ambassadeurs étrangers, il se faisait servir avec la plus grande magnificence. A ce service étaient employés deux ou trois cents gentilshommes vêtus de robes d'étoffe d'or ou d'argent fabriquées en Perse, avec de larges collets chargés de perles et de chaînes d'or émaillé pendantes sur la poitrine. Il n'y avait d'abord sur les tables nues que du pain, du sel et du vinaigre. On commençait par boire de l'eau-de-vie, puis le tzar envoyait un morceau de pain à chacun des convives, en le désignant par son nom, et le gentilhomme qui était chargé de le lui offrir disait en le présentant : « Voilà le bienfait que l'accorde le tzar, notre seigneur. »

On apportait ensuite les viandes; on les présentait devant l'empereur, qui envoyait encore un plat à chacun de ses convives; et aussitôt les tables étaient couvertes. Le tzar leur faisait aussi passer des coupes d'hydromel et de vin précieux. Sur chaque table étaient placés de grands bassins d'hydromel, où l'on puisait à pleines tasses. Les convives et les membres absents favorisés du tzar recevaient encore un plat qui était envoyé dans leurs maisons. Chaque jour il se portait ainsi, de la table du tzar, quelques plats à différents seigneurs.

Le repas qu'Alexis, père de Pierre I^{er}, donna au comte de Carlisle, ambassadeur d'Angleterre, dura près de neuf heures. Il y fut servi plus de cinq cents mets. Le tzar, assis sur son trône, avait devant lui une petite table sur laquelle il mangeait seul; à sa droite était la table des grands seigneurs russes, et à sa gauche celle de l'ambassadeur et des gentilshommes de sa suite.

Souvent aussi l'empereur faisait porter en grande cérémonie à des ministres étrangers, ou même aux courtisans qu'il distinguait le plus, des repas entiers qui étaient supposés sortir de sa table. Un officier, richement vêtu et accompagné d'un grand nombre de cavaliers, allait annoncer cette faveur du prince à celui à qui elle était accordée, et restait pour lui tenir compagnie. Deux hommes le suivaient à pied, portant chacun une nappe roulée; deux autres des salières, deux autres des huiliers, et deux autres enfin des couteaux et des cuillers. Six hommes, rangés deux à deux, portaient le pain; ils étaient suivis des porteurs d'eau-de-vie, qui précédaient douze hommes chargés de différentes espèces de vins contenus dans des urnes d'argent; ensuite venaient les coupes, qui étaient suivies des viandes et des pâtisseries, portées souvent dans des grands plats d'or, et quelquefois dans des plats d'argent; enfin dix-huit à vingt brocs d'hydromel étaient portés chacun par deux hommes, que suivaient douze autres hommes qui portaient des tasses, et cette marche triomphale était fermée par deux ou trois chariots chargés d'hydromel et de bière pour les domestiques. Presque toujours deux cent cinquante ou trois cent strelitz étaient employés à porter un de ces repas.

Les Russes étaient ordinairement mal vêtus, et leurs habits ne leur semblaient jamais assez usés pour qu'ils crussent devoir les quitter. Leur habillement était dans le goût oriental; il consistait en une chemise à

longues manches, une robe étroite, une veste de soie ou de toile qui descendait aux genoux, et une robe de soie ou coton ouatée, avec un collet de velours ou d'une autre étoffe. Lorsqu'ils sortaient, ils mettaient par-dessus cette robe, appelée *férésija*, des pelisses ou des robes amples de drap, de soie ou de coton. Les femmes portaient à peu près le même costume. Celles qui étaient mariées se distinguaient des filles par la forme du bonnet, qui, chez les unes et les autres, était recouvert de pelletterie. Hommes et femmes portaient généralement des bottes à hauts talons. Les femmes se couvraient le visage de fard blanc et rouge, mode à laquelle elles tenaient fort, car on raconte que, sous Pierre le Grand, une jeune et jolie femme, épouse d'un des plus importants boyards de Moscou, ayant voulu se soustraire à cet usage, qui la forçait à couvrir sa peau blanche et rose d'une couleur bien moins fraîche qu'elle, fut insultée publiquement et maltraitée dans les rues de la ville; de façon qu'elle n'osa plus se montrer que fardée comme toutes ses compagnes.

Mais si les Russes étaient négligés sur eux-mêmes durant le cours ordinaire de la vie, ils étalaient sur leur personne un luxe asiatique dans les cérémonies, dans les fêtes de cour, en un mot, dans toutes les occasions d'apparat. Alors les diamants, l'or et les pierres précieuses relevaient encore la richesse des étoffes les plus précieuses et garnies des plus magnifiques fourrures. Ceux qui ne possédaient pas de vêtements assez luxueux pour ces grandes circonstances, louaient à la garde-robe du tzar (et ce n'était pas un des moindres revenus de la couronne) des robes, des pelisses, des bonnets, des chaînes d'or, des cimenterres, en un mot toutes les richesses dont ils avaient besoin pour se parer. C'était là aussi qu'on se procurait les parures pour les jours de noce ou de fête, et même pour les ambassades à grand apparat. Si le locataire perdait ou gâtait quelque chose, non-seulement il payait le dommage, mais encore il était corrigé en punition de sa négligence, et ni le rang ni la naissance n'exemptaient du châtement.

Les hommes occupaient les appartements d'entrée, et les femmes la partie la plus reculée des bâtiments. C'était le gynécée des Grecs; et la plus grande marque de confiance et d'estime qu'un Russe pût donner à un étranger ou à son ami, était de lui laisser voir sa femme. Celui qui recevait cette faveur donnait respectueusement à cette femme un baiser sur le front; mais d'ailleurs il devait se bien garder de la toucher, ni même de la regarder, et observer de tenir ses mains pendantes sur les côtés durant toute la visite.

Dans la sévère retraite à laquelle les femmes étaient condamnées, elles n'avaient pas même la consolation d'exercer leur autorité dans l'intérieur de la maison. Parfaitement soumises à leurs époux, elles ne commandaient à personne. Leur seule occupation était de coudre et de filer, et les exercices de la religion ne les arrachaient que rarement à leur retraite. On ne les voyait presque jamais dans les églises avant la fin du xvi^e siècle, époque où quelques époux plus indulgents permirent à leurs compagnes, non-seulement de fréquenter la maison du Seigneur, mais encore d'aller se promener dans une grande plaine voisine de la ville, où elles prenaient entre elles les plaisirs de la danse, de l'escarpolette et des roues de fortune.

Au xviii^e siècle pourtant, les femmes de distinction,

bien qu'elles fussent soumises encore à l'austérité des mœurs orientales, purent sortir pour aller à l'église et pour visiter leurs parents les plus proches. Seulement elles ne sortaient que recouvertes d'un grand voile qui les enveloppait de la tête aux pieds; mais, entre toutes, la condition des princesses, filles du czar, était la plus triste : elles passaient leur vie renfermées dans le palais ou dans les monastères. On ne voyait jamais, ni les filles, ni les sœurs du prince, et très rarement son épouse.

Une fois la tzarine tomba assez grièvement malade pour qu'on se crût obligé à appeler un médecin; mais on eut soin, avant de l'introduire, de tirer devant les fenêtres des rideaux si épais qu'ils répandaient dans toute la chambre l'obscurité de la nuit, et il ne put lui tâter le pouls qu'à travers un grand voile jeté sur elle comme un linceul.

Les femmes vivaient dans la plus dure soumission à leurs époux et ceux-ci ne récompensaient trop souvent leur obéissance que par les mauvais traitements; usage qui dure encore chez le bas peuple seulement et qui est regardé comme un droit : ainsi ni le père ni la mère d'une femme n'empêcheraient pas, même à présent, son mari de la frapper. Le proverbe russe « *Biou kak chonbon, i loublon kak douchon* : Je te bats comme ma pelisse, et je t'aime comme mon cœur » prouve que cet usage de battre sa femme est aussi ancien que répandu. Aussi, aux yeux de ces pauvres créatures, serait-ce un péché fort grave de les en empêcher; et la femme la plus robuste se laisse patiemment maltraiter de coups par un homme faible et chétif qu'elle n'aurait aucune peine à dompter; elle ne cherche même pas à fuir durant cet accès de colère, et, sans se plaindre, elle se résigne à son sort et à ce qu'elle regarde comme son devoir.

Le supplice des femmes qui tuaient leurs maris était affreux : on les enterrait vives jusqu'au cou; une garde nombreuse veillait autour d'elles pour qu'on ne pût ni leur donner de nourriture ni avancer leur fin, et il n'existait aucune peine pour un mari qui tuait sa femme, tant on était persuadé que le mariage conférait à l'homme un pouvoir absolu sur sa compagne.

L'autorité des pères sur leurs enfants n'était pas moins despotique. Aucun âge, aucun emploi, aucun établissement ne donnait à ceux-ci l'indépendance. Ils pouvaient être battus, fustigés, frappés, vendus, tués même par leur père ou par son ordre, sans être vengés ni protégés par la loi.

Les Russes conservaient assez de simplicité dans les enterrements; mais, comme les Grecs et les Romains, ils louaient des pleureuses publiques dont le métier était de vendre leurs larmes et même leurs discours, car, durant toute la cérémonie, elles adressaient au défunt les plus singulières questions.

— Pourquoi donc es-tu mort? lui demandaient-elles. N'étais-tu pas assez riche, assez favorisé du prince? N'avais-tu pas une belle femme? tes enfants ne donnent-ils pas les plus belles espérances? Pourquoi donc es-tu mort, alors?

Et les questions, les larmes et les cris redoublaient quand on descendait le cadavre dans sa fosse; mais aussitôt qu'il y était déposé et sur le bord de cette fosse même, on oubliait les pleurs et la tristesse, et l'on consommait fort joyeusement un repas que l'on

avait apporté à cette intention. Six semaines après, mêmes pleurs et même gala recommençaient sur la fosse, puis le mort semblait complètement oublié. Mais avant de l'enterrer, le prêtre lui avait mis dans la main, non pas, comme l'ont dit plusieurs auteurs, un passe-port pour saint Nicolas, mais un billet d'adieu et une prière. Cet usage subsiste encore aujourd'hui; car dans l'Église grecque, le rit et la discipline sont immuables; et les gens du peuple, toujours aussi superstitieux qu'ignorants, ont soin d'y joindre un mouchoir blanc pour que le mort puisse s'essuyer le visage après le long chemin qu'il doit faire dans l'autre monde.

Les marchands formaient un corps dans l'Etat, et ils étaient comptés, comme ils le sont encore aujourd'hui, après la petite noblesse; mais ils avaient alors de grandes prérogatives qu'ils ont perdues; regardés comme parties constituantes du gouvernement, ils étaient appelés aux grandes assemblées de la nation pour y donner leurs suffrages.

On ne connaissait pas encore en Russie avant Pierre I^{er} les titres héréditaires de ducs, comtes ou barons; il y avait des princes et de la haute et petite noblesse, encore le titre de kniaz ou prince ne fut-il longtemps accordé qu'aux descendants de Rourik, le fondateur de l'empire russe; mais dans le courant du xiv^e siècle, plusieurs princes tartares se convertirent au christianisme et se donnèrent à la Russie en conservant leurs titres; on accorda le même avantage aux princes de la maison de Lithuanie : de là vient le grand nombre de maisons décorées en Russie du titre de prince.

Comme les nobles étaient obligés de servir dans les armées, et que la Russie était toujours en guerre, ils menaient une vie très active et connaissaient peu le repos. Quand par hasard ils en prenaient et qu'on venait leur ordonner, de la part du prince, d'entrer en campagne, fussent-ils au lit, à table, ou occupés de quelque affaire importante, ils quittaient tout à l'instant, prenaient leurs armes et partaient sur l'heure.

Les armes ordinaires des Russes étaient l'arc, le javelot, la hache, la massue, la lance, le casque et la cotte de mailles; ils ne connaissaient pas l'infanterie avant le xvi^e siècle et se fiaient beaucoup à l'impétuosité de leurs chevaux. Ignorants dans l'art des sièges, ils bloquaient les villes, cherchaient à mettre le feu aux ouvrages extérieurs, ou attendaient patiemment que la disette forçât les habitants à se rendre. Leur grande manœuvre dans la bataille était d'entourer l'ennemi et de le prendre par derrière. Leur extrême sobriété, leur patience à supporter les privations, leur dureté contre les rigueurs de la saison, leur épargnaient l'embarras des bagages.

L'ignorance des Russes était moins la faute de leur siècle qu'une suite de leur situation. Quand ils n'avaient affaire qu'aux Tartares, aux Grecs et aux Livoniens, ils en savaient autant que leurs ennemis et plus souvent ils en furent vainqueurs. Quand ils durent combattre les Suédois de Charles XII, ils apprirent en peu de temps à les vaincre, et depuis ils ont prouvé qu'ils étaient dignes de lutter contre la France même. — Tous les peuples ont été courageux; ils ne cessent de l'être que quand ils sont amollis.

BEAUVAIS, professeur.

PENSÉES ET MAXIMES.

« La nature a des perfections pour montrer qu'elle est
» l'image de Dieu, et des défauts pour montrer qu'elle n'en
» est que l'image. »

« Se glorifier de la noblesse de ses ancêtres, c'est cher-
» cher dans les racines les fruits que l'on doit trouver dans
» les branches. »

« Il y a autant de noblesse à obliger sans promettre que
» de bassesse à promettre sans obliger. »

« La nature nous a fait un besoin de l'occupation, la
» société nous en fait un devoir, l'habitude nous en fait un
» plaisir. »

« Quand on me fait une offense, disait Descartes, je tâche
» d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas
» jusqu'à elle. »

« La devise d'un cœur honnête est *donner et pardonner.* »

« Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres,
» en quelque genre que ce puisse être. »

UN BAL A L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

C'était un soir du mois de février 1661 : la neige tombait avec violence sur le pavé de la bonne ville de Paris ; le vent glacé faisait tourner avec rapidité toutes les girouettes des maisons et trembler les vitres des fenêtres. Seul, un grand et vaste hôtel, situé dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre, semblait défier verglas et aquilon ; ses lourdes portes étaient toutes ouvertes pour donner entrée aux riches carrosses et aux chaises armoriées qui déposaient sans cesse un flot de seigneurs et de nobles dames brillamment parées sur le perron formant l'entrée de la somptueuse résidence de la marquise de Rambouillet. Ce soir-là, elle donnait un bal où se pressaient tous les élégants de la cour, car, à cette époque, il était du bel air de faire partie de la société choisie de la marquise. Mais avant d'entrer au bal, faisons connaissance avec l'hôtel.

La belle Catherine de Vivonne avait épousé le fils de la célèbre marquise de Rambouillet, fille elle-même du marquis de Pisani, vieillard à la moustache grise, et d'une demoiselle de Pavelli, femme de mérite, amie et parente de Catherine de Médicis. Lorsque la brillante marquise fit son entrée dans le monde, l'ignorance, le mépris pour les arts et la

grossièreté du langage étaient à l'ordre du jour. La jeune femme, élevée par sa mère, avait le goût des belles choses, aussi sentit-elle une répulsion extrême pour cette barbarie demi-civilisée, et se promit-elle

de se retirer du monde, ou de se former une société selon ses goûts et ses coutumes. Elle commença d'abord par faire bâtir, d'après un plan qu'elle dessina elle-même, une habitation à sa guise ; et cette fantaisie de femme amena une révolution dans l'architecture, car Marie de Médicis faisant construire le Luxembourg, envoya ses architectes s'inspirer à l'hôtel de Rambouillet.

La maison faite, il s'agissait de la meubler. Malgré l'usage existant alors de n'avoir que des tentures rouges ou tannées, la marquise en fit mettre une en belle étoffe bleue, qu'elle avait rapportée de Venise, dans le salon où elle se tenait d'habitude. De là le nom de *salon bleu* donné à cet appartement, dont l'entrée fut recherchée par les personnes les plus illustres et les

plus aimables de ce temps-là. Les femmes qui en faisaient partie se donnèrent elles-mêmes le nom de *précieuses* (terme qui ne se prenait alors qu'en bonne part), et rendirent d'incontestables services aux mœurs,



aux lettres et aux arts; malheureusement le mal se trouve souvent auprès du bien : elles tombèrent peu à peu dans une certaine exagération, et Molière, en les traduisant sur la scène dans ses *Précieuses ridicules*, leur porta un coup mortel. Mais à l'époque où nous plaçons notre récit, c'est-à-dire en 1661, l'hôtel de Rambouillet brillait encore dans toute sa gloire. Aussi, comme nous vous l'avons dit, une foule de seigneurs et de nobles dames se rendaient-ils avec empressement à l'invitation de la marquise.

Dans les salons étincelaient les lustres, les pierreries, et le bal était dans tout son éclat, quand tout à coup la porte, ouverte à deux battants, donna entrée à une troupe de masques. Il était d'usage alors d'entrer à un bal, quel qu'il fût et n'importe la maison où il se donnait, sans avoir besoin de décliner son nom, pourvu qu'on fût masqué, et défense était faite de toucher au masque de qui que ce fût. Ces masques étaient brillamment vêtus. Celui qui marchait le premier de tous, quoiqu'il fût le plus petit, portait un habit de sauvages indien d'un effet admirable. Sa suite était composée de Chinois, d'Espagnols, d'Italiens, d'Égyptiens, de Turcs, et, au milieu de tout cela, trois belles odalisques, portant des chaînes de roses aux mains, étaient conduites en esclaves. Tous ces costumes ruisselaient de diamants et de pierreries. Chacun les admirait et cherchait à reconnaître ceux qui les portaient.

Une jeune et jolie femme, au fin sourire, au spirituel regard, portant une robe de drap d'or en dessous, et une autre ouverte et rattachée par devant, en étoffe légère, à grandes fleurs peintes de la façon la plus parfaite, les cheveux retenus par des diamants et des perles fines, se pencha à l'oreille de sa voisine.

— J'ai deviné, murmura-t-elle gaiement. Celui qui marche devant et la tête si haute est le roi : il représente la force ; ceux qui le suivent figurent le peuple, et les femmes la soumission... C'est l'histoire de ce temps-ci... en mascarade.

— Folle ! fit celle à qui elle s'adressait, en secouant négativement la tête... En vérité, belle marquise, votre esprit vous entraîne toujours.

Mais si la duchesse de Chevreuse doutait de la perspicacité de madame de Sévigné, le prince indien, qui paraissait au contraire le redouter, s'avança vers elle comme pour la saluer et lui dit tout bas :

— Surtout ne me vendez pas, marquise.

— Ah ! sire !... répondit-elle sur le même ton, périssement tous les infidèles... à leur roi.

Louis XIV mit un doigt sur ses lèvres en souriant et se perdit dans le bal. Mais la marquise fut aussitôt entourée, car chacun voulait savoir ce que lui avait dit le prince sauvage ; le critique Ménage surtout insistait avec curiosité, et prenant la main de madame de Sévigné éentre les siennes :

— Si vous voulez me confier le secret de l'Indien, je vous dirai le quatrain que j'ai improvisé sur vous hier au soir chez madame de Coulanges, pendant que vous jouiez au colin-maillard avec ces dames, dit-il d'un air enchanté de lui-même.

— Ah ! dites le quatrain... dites le quatrain ! s'exclamèrent tous les assistants du petit groupe, en ou-

bliant les masques ; car la poésie tenait dans ce salon le premier rang du monde.

Ménage fit d'abord quelques façons, pour se faire prier sans doute ; mais cédant aux instances de l'auditoire, il salua gravement madame de Sévigné et débita ce gracieux compliment :

De toutes les façons vous avez droit de plaire,
Mais surtout vous savez nous charmer en ce jour :
Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour ;
Quand ils sont découverts, on vous prend pour sa mère.

— Bravo !... bravo !... s'écrièrent toutes les précieuses avec admiration.

Ménage salua d'un air modeste en baisant la main de la marquise comme pour se retirer sur son triomphe, quand Benserade, lui frappant gaiement sur l'épaule, lui dit avec un sourire, tout en saluant la marquise à son tour :

— Voilà, mon cher, le plus bel ouvrage qui soit sorti de vos mains. Et il montrait les jolis doigts de la marquise, que le critique tenait encore.

Ménage rougit de dépit, madame de Sévigné se prit à rire pour cacher son embarras, et Benserade débita quelque phébus à son tour, tandis que les violons jouaient des sarabandes, des passe-pieds et des courantes, et que les danseurs s'en donnaient à cœur joie.

On trouvait donc dans ce salon du bel esprit, sans doute, mais aussi de la courtoisie, de la gaieté et du plaisir. Toutes ces femmes qui faisaient l'ornement de l'hôtel de Rambouillet, si elles ont été remarquables par leur intelligence, l'ont été bien plus encore par les qualités de leur cœur. D'abord nous citerons la maîtresse du logis, de qui Voiture disait : « Qu'elle en savait si long sur l'amitié, qu'il ne lui restait rien à apprendre. » Puis mademoiselle de Scudéri, dont le seul travers fut d'exagérer les vertus de ses héros. Mademoiselle Paulet, surnommée la *Lionne* à cause de ses yeux verts, de ses cheveux d'or et de sa disposition irritable, mais au demeurant la meilleure fille du monde. Madame de Cornuel, appelée *Saint-Jean bouche d'or*, cette femme au cœur bon et généreux, à l'esprit pétillant d'entrain et de verve. Madame de Coulanges, que son esprit aurait mise au premier rang, si ses vertus ne lui avaient pas tout d'abord fait sa place. Madame Deshoulières, dont le dévouement causa l'emprisonnement. La duchesse de Longueville, la duchesse de Chevreuse, la marquise de Lafayette ; enfin madame de Sévigné, cette *charmante commère*, dont l'esprit fut un reflet du cœur, et qui, en mettant la *bride sur le cou à sa plume*, ne se doutait guère qu'elle se faisait grand écrivain.

Nous l'avons dit, le premier droit à la gloire qu'avaient toutes ces femmes illustres, est la noblesse et la bonté du cœur : « *Du cœur à l'esprit*, disait madame de Sévigné, *il y a un grand pont.* » Vérité sublime qui explique la supériorité des *précieuses du salon bleu*. Pour conclure, l'hôtel de Rambouillet était une réunion de gens aimables dont le seul défaut est d'avoir devancé leur siècle, et que la plume immortelle de Molière a ridiculisés avec plus d'esprit que de justice.

Comtesse DE BASSANVILLE.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Oiseaux-Mouches.



1. Hoppe-col. — 2. L'oiseau-mouche à oreilles. — 3. Spature roux-botté. — 4. L'angèle. — 5. Rubis-topaze. — 6. L'oiseau-mouche à longue queue.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle

de grandeur : son chef-d'œuvre, c'est le petit oiseau-mouche. Elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, la topaze, le rubis,

de la nature; il ne le
de la terre, et, dans
pour braver le grand
de leur
à leur éclat;
que les climats où s
cette contrée
qui ne se trouvent
elles. Elles sont assez
de la nature de rubis,
surtout, sur-montant
de sa taille, le plupart, le
village, les petites es
sont de bon pour la
pour la grosse
de leur taille un
sont passés que de
de leurs ailes sont si
comparables; à pen
de sont courts et m
à se posent que p
en avant le jour, en
sourdement, hochant
à leur de leurs ailes
surtout à leur, les
de leur, stat
sont immobile, ma
de leur contour quelq
sont comme un trait p
à leur taille, placent
à la hauteur de ses ailes
sont les quitter jama
sont, c'est à cet us
sont destinée. Elle
sont, tenant un petit
sont, elle a la forme d
sont; c'est la forme d
sont; elle a un fond de cal
sont.
de la variété de ce
sont, ou plutôt le
sont une partie des oiseaux
sont à leur corps.

POÉSIE

de toutes les fa
de leur singular. Nou
de toutes, dont beau
de l'œuvre et l'ami de
de la nature, et p
de la nature des Dév
de l'œuvre un article
de la nature et de son
de la nature, à
de toutes les qui trait
de la nature, le cœur d'un
de la nature et de la nature où
de la nature, chez L

brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleur en fleur; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes de l'Amérique du Sud que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses, et on leur a donné les noms de rubis, améthyste, or vert, topaze, saphir, saphir-émeraude, escarboucle, etc., parce qu'ils en ont, la plupart, les couleurs et l'éclat.

Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous du taon pour la grandeur, et au-dessous du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes; à peine aperçoit-on leurs pieds; tant ils sont courts et menus: ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs. Leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Marcgrave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet, et l'exprime par les syllabes *hour, hour, hour*. Leur battement est si vif, que l'oiseau, stationnaire dans les airs, est non-seulement immobile, mais tout à fait sans action: on le voit s'arrêter quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre. Il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée. Elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions: l'oiseau la dardé hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace: on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et se laisser emporter

par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats: l'impatience paraît être leur âme. S'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec un dépit marqué. Ils n'ont pas d'autre voix qu'un petit cri, *scrops, scrops, scrops*, fréquent et répété; ils le font entendre dans le bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

Ils sont solitaires, et se réunissent seulement deux à deux dans le temps des nichées. Le nid qu'ils construisent répond à la délicatesse de leur corps: il est fait d'un coton fin ou d'une bourre soyeuse recueillie sur des fleurs; ce nid est fortement tissu et de la consistance d'une peau douce et épaisse. La femelle se charge de l'ouvrage, et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux; elle en polit les contours avec sa gorge, et le dedans avec sa queue; elle le revêt à l'extérieur de petits morceaux d'écorce de gommier qu'elle colle alentour. Le tout est attaché à deux feuilles, ou à un seul brin d'oranger, de citronnier, et quelquefois à un fêtu qui pend de la couverture d'une case. Ce nid n'est pas plus grand que la moitié d'un abricot: on y trouve deux œufs du volume des petits pois. Le mâle et la femelle les couvent tour à tour pendant douze jours; en sortant des œufs, les petits ont la grosseur d'une mouche. La mère leur donne à sucer sa langue tout emmiellée du suc des fleurs.

On conçoit bien qu'il est impossible d'élever des êtres aussi frêles; on se contente de les faire sécher, et de les conserver après leur mort. Les jeunes Indiennes en font des pendants d'oreilles qui sont fort jolis. Les Péruviens avaient l'art de composer avec leurs plumes des tableaux dont les anciennes relations ne cessent de vanter la beauté.

On connaît vingt-quatre espèces d'oiseaux-mouches. Le plus petit de ces oiseaux est à peine long de quinze lignes, de la pointe du bec au bout de la queue; le bec a trois lignes et demie, la queue quatre, de sorte qu'il ne reste qu'un peu plus de neuf lignes pour la tête, le cou et le corps de l'oiseau, dimensions plus petites que celles de nos grandes mouches.

PRIÈRES ET SOUVENIRS

POÉSIES RELIGIEUSES (1), PAR OCTAVE DUCROS (DE SIXT).

Voici un livre que toutes les femmes chrétiennes nous sauront gré de leur signaler. Nous pourrions à notre tour examiner ces poésies, dont beaucoup de journaux se sont occupés, dont *l'Univers* et *l'Ami de la religion* ont loué sans restriction le sentiment pieux et profondément chrétien, et qui a fait dire au *Journal des Débats*, si bon juge en matière de goût, en terminant un article où il avait distingué la forme littéraire des *Prières et Souvenirs*: « Courage, dirai-je à mon tour et en finissant, à M. Ducros, courage! il y a là quelques touches qui trahissent la main d'un maître, l'âme d'un poète, le cœur d'un croyant! Et n'est-ce rien, dans ce calme plat de la poésie française et sous ce niveau d'imitation facile et banale où végètent les plus heureux

» esprits, n'est-ce rien que quelques vers qui s'échappent
» et qui s'en vont loin de terre, comme dit le poète (2),
» portés sur leurs ailes rapides, vers le ciel qui les a
» inspirés? »

Mais nous aimons mieux laisser nos lecteurs juger par eux-mêmes de la manière de l'auteur, et nous borner à mettre sous leurs yeux un extrait des *Prières et Souvenirs*:

Il ignore pourquoi sur lui mon œil s'arrête;
Pendant ce long regard, dans mes yeux attendris,
Il n'a point vu briller cette larme secrète:
Toi seul la vois, Seigneur; et toi seul as compris.

(2) et adam
Sperrit humum, fugiente penna.
(HORACE.)

(1) 4 vol. in-12. Paris, chez Lecoffre, 29, rue du Vieux-Colombier.

Front candide et charmant, beaux yeux purs de l'enfance,
C'est vous qui m'avez fait si doucement pleurer.
Qu'on aime à contempler ici-bas l'innocence !
Mon Dieu, dans mon enfant tu veux me la montrer.

De ton sein paternel vient d'arriver cette âme.
Entière est sa splendeur, intact est son trésor.
C'est un enfant du ciel plus qu'un fils de la femme,
Qui se pose sur terre et n'y tient pas encor !

Mon Dieu, toi qui crées l'étrange cœur des mères,
Tu nous fis de l'amour un éternel tourment,
Tourment cher et sacré, que de tous ses mystères
Entretient l'avenir, au défaut du présent.

Le flot est bien limpide en sortant de sa source !
Mais il coule ; mes yeux, plus rapides que lui,
Le devançant de loin dans sa future course :
Que sera-t-il plus tard, lui si pur aujourd'hui ?

Cet avenir obscur que je ne puis connaître,
Cet avenir, effroi de mon cœur éperdu,
Mon œil le sonde en vain ; mais le tien y pénètre,
Dans cette sombre nuit, ô mon Dieu, que vois-tu ?

Le splendide trésor s'est-il couvert de rouille ?
Du ciel le flot là-bas reflète-t-il l'azur ?
Moi, je vois s'éloigner l'enfant que rien ne souille ;
Dans ce monde souillé l'homme est-il resté pur ?

Aux ailes de l'oiseau tu mesures l'orage ;
Contre l'assaut des vents tu soutiens le roseau.
L'enfant est faible, et l'homme est faible aussi : ménage
Ces bras qui fléchiraient sous un pesant fardeau !

Jésus, de votre mère inépuisable joie,
De la crèche à la croix son seul consolateur,
Jésus, qu'elle a suivi dans votre longue voie,
En entendant la foule envier son bonheur !

Jésus, qui près de vous aimiez à voir l'enfance,
Retenez mon enfant ; je vous le conduirai.
Nous l'aimons tous les deux aux jours de l'innocence :
Qu'il soit digne toujours de votre amour sacré !

Et lorsque sonnera pour moi l'heure dernière,
Quand il s'approchera pour me fermer les yeux,
Dans son front incliné que les yeux de sa mère
Retrouvent ce front pur et se ferment joyeux !

Octave Ducros (de Sixt).

COURRIER DE PARIS.

Il faut croire que l'étranger commence à faire ses paquets et à laisser le champ libre aux Parisiens, car voilà les théâtres qui se mettent en devoir de faire peau neuve. Déjà les Variétés nous ont offert, presque coup sur coup, deux vaudevilles tout battant neufs. Le premier s'appelle *l'Amour et le temps*. Je ne le mentionne que pour mémoire. Règle générale : toute nouveauté jouée le dimanche, est une victime sacrifiée à la férocité du parterre. L'opuscule de MM. Lapointe et Marengo, n'a pas fait exception à la règle. J'aime à croire que ce petit ours grisonnant est un legs de l'administration défunte à M. Hippolyte Cogniard. Bon Dieu ! quelle étable d'Augias que les cartons de M. Carpiër !

L'École des épiciers appartient à un tout autre ordre de pièces. Peut-être pourrait-on lui demander un peu plus d'action, d'intrigue et d'intérêt, mais enfin cette revue, critique des fraudes et des sophistications commerciales, ne manque ni d'esprit, ni de gaieté, ni d'à-propos. Numa et Ambroise sont parfaits sous les traits des deux épiciers, dont l'un personnifie le commerce du temps jadis, l'autre le commerce du temps présent. Quant à Laurent, le transfuge de l'Ambigu-Comique, je l'engage de tout mon cœur à rejoindre ses anciens drapeaux. Tel brille au... boulevard du Temple qui s'éclipse au boulevard Montmartre.

Le Vaudeville a fait aussi, comme les Variétés, sa petite campagne du dimanche, mais avec un peu plus d'éléments de succès. *Pénicaut le somnambule* n'est point assurément un chef-d'œuvre, mais c'est un imbroglio très comique et très amusant, une charge très bouffonne du magnétisme, jouée à mourir de rire par Parade et son compère Delannoy.

Si l'on rit au Vaudeville, en revanche on pleure au Cirque-Franconi ! Figurez-vous que MM. Dennery et Grandé viennent de fabriquer, pour cette scène jusqu'ici réservée aux acteurs quadrupèdes, un drame exclusivement joué par des comédiens à deux pieds comme vous et moi. Cela se nomme le *Donjon de Vincennes*, et roule sur la captivité plus ou moins historique du célèbre et malheureux Fouquet. Je ne vous dirai pas que cette nouvelle édition, d'une biographie tant soit peu ténébreuse, soit tout à fait

conforme à la tradition, mais l'important c'est qu'elle attendrit, qu'elle intéresse... j'ai pleuré, je suis désarmé.

Mais tout cela, drame, vaudeville, comédie, c'est la bagatelle de la porte. La grande pièce, la pièce à succès, s'est jouée le 13 novembre au palais de l'Industrie, en présence de la plus illustre et de la plus nombreuse assemblée qui remplit jamais un théâtre. Toutes les notabilités des sciences, des arts, de la presse, du commerce, de l'industrie et de la politique, tous les grands dignitaires, tous les corps de l'État, toute l'élite de la France, tous les représentants du monde civilisé, la cour, la ville, la richesse, l'intelligence, la gloire du pays, s'étaient donné rendez-vous, l'Empereur en tête, à ce grand congrès du génie humain. On ne peut songer sans frémir que si, par impossible, l'édifice se fût écroulé sur cette imposante assemblée, l'univers tout entier était décapité.

Aucune description ne saurait donner l'idée du coup d'œil qu'offre cette salle immense tendue de drap cramoisi, rehaussé par des rideaux, des portières et lambrequins de velours rouge, qu'enrichissent des ornements d'or. D'un côté se déploie un gigantesque amphithéâtre, au pied duquel s'élèvent d'admirables trophées composés de tous les objets couronnés, et dont le faite est décoré des plus splendides produits de Sèvres, de Baccarat, de la Bohême, et des manufactures françaises et étrangères.

En face de cet amphithéâtre, destiné au public et aux exposants invités, s'élève une estrade colossale, dont les gradins, occupés par les corps constitués servent, en quelque sorte, de piédestal à la partie centrale occupée par le trône que protège un somptueux baldachin de velours rouge surmonté d'une couronne impériale, et muni de rideaux de velours rouge doublé de satin blanc aux abeilles d'or.

À droite et à gauche du trône, s'étendent les tableaux des peintres jugés dignes de médailles d'honneur, Ingres, Horace Vernet, Decamp, Delacroix, Meissonnier, Couder, Cornélius, etc. Des faisceaux de drapeaux, des pavillons, des flammes suspendues à la voûte, des aigles aux ailes déployées, des écussons aux diverses armes nationales, des guirlandes de fleurs et de feuillages serpentant au milieu

de toutes ces richesses, complètent cette décoration, que la plume est impuissante à peindre.

Dans la galerie supérieure, un orchestre monstre de plus de mille exécutants, dirigés par Berlioz, qu'assistent cinq chefs d'orchestre ou de chant, mis en communication avec le généralissime à l'aide d'un métronome électrique, font entendre divers morceaux de nos plus illustres compositeurs morts ou vivants. Ce détail de la fête est d'un effet prodigieux, et promet des merveilles pour les concerts publics qui doivent suivre la grande fête du 45, et attirer, durant plusieurs jours, Paris entier sous les voûtes de la grande salle du palais de Cristal, décorée comme au jour de la solennité.

Laissons à nos confrères du grand format le soin de décrire *in extenso* cette solennité internationale, dont la splendeur inouïe éclipsait tout ce qui s'est fait jusqu'ici en ce genre, sans en excepter la grande fête de l'industrie à Londres. Mais nous nous reprocherions de passer sous silence le luxe et l'éclat des toilettes, parmi lesquelles il faut citer le costume de l'Impératrice dont la richesse et le goût exquis faisaient l'admiration de la foule. Il se composait d'une robe de velours rouge, recouverte, comme d'un nuage, d'une magnifique dentelle d'Alençon. Avec cela un diadème éblouissant et des diamants d'une beauté à faire pâlir le soleil!

Mais que ce spectacle grandiose ne nous absorbe pas au point de ne pas nous laisser quelques lignes à consacrer à la littérature. Voici d'ailleurs un livre qui mérite assurément qu'on s'occupe de lui. C'est une traduction nouvelle du *Werther* de Goethe, par un de nos jeunes lettrés aussi versé dans les idiômes étrangers que dans la langue de Racine, de Voltaire et de Chateaubriand. Non, M. Louis Enault n'est pas un traducteur vulgaire, ce n'est point un de ces *traductores traditores*, si odieux au poète Byron, qui travestissent le style et défigurent la pensée de l'original. M. Louis Enault a traduit Goethe avec le respect et l'amour, je dirais presque filial, d'un admirateur élevé dans le culte du grand écrivain. Il l'a traduit, qu'on me permette cette figure un peu hardie, avec son cœur plus encore qu'avec sa plume.

Le *Werther* de M. Louis Enault est précédé d'une introduction très curieuse et très intéressante, dans laquelle l'auteur, appuyé sur les mémoires authentiques de Kestner, un des héros pseudonymes du roman de Goethe, fait très ingénieusement la part de la fiction et de la vérité dans ce roman si cher aux âmes tendres et exaltées. Le morceau relatif au départ de Goethe donnera la mesure de l'intérêt qui règne dans ce remarquable travail.

Voici le passage des mémoires :

« Cette après-midi, le docteur Goethe a dîné avec moi dans le jardin. Je ne savais pas que ce fût pour la dernière fois. Vers le soir, le docteur Goethe est venu à la maison allemande. Lui, Charlotte et moi nous avons eu un étrange entretien sur l'état futur des âmes après la mort, sur le départ et le retour. Ce n'est pas lui qui a commencé; c'est Charlotte. Nous nous promîmes que celui de nous qui mourrait le premier reviendrait, s'il pouvait, donner aux survivants des nouvelles de l'autre vie. Goethe était abattu, car il savait qu'il partirait le lendemain. »

Le lendemain, en effet, c'était le 14 septembre : Goethe quittait Wetzlar pour toujours.

Kestner recevait le billet suivant :

GOETHE A KESTNER.

« Il sera parti, Kestner, quand vous recevrez ce billet, il sera parti. Donnez l'autre à Charlotte. J'ai eu du calme, mais votre conversation me déchirait. Dans ce moment je ne puis vous dire que ce mot : « Adieu ! » Encore une minute, et je ne me contenais plus ! A présent je suis seul et demain je pars. Oh ! ma pauvre tête ! »

Voici maintenant le billet à Charlotte, à Lotte, comme il dit. Il est plein de passion et de trouble ; il ne faut se per-

mettre ces billets-là qu'à la dernière extrémité, quand tout est fini et qu'on ne se reverra plus.

GOETHE A CHARLOTTE.

« J'espère bien revenir, mais Dieu sait quand. Oh ! Charlotte, pendant que tu parlais, où était mon cœur ? Quand je pensais que je vous voyais pour la dernière fois ! Non, pas pour la dernière fois ! Cependant je pars demain. *Il est parti !* Quel démon vous a donc poussé à parler de ces choses ? C'était bien de là-haut qu'il s'agissait pour moi ! Non ! c'était uniquement de cette terre où nous sommes, et de votre main que je baisais pour la dernière fois ! Et cette chambre dans laquelle je ne retournerai plus ! et ce cher père qui m'a accompagné pour la dernière fois ! Maintenant, me voilà seul, et je puis pleurer. Je vous laisse heureux... Je ne sors pas de vos cœurs. Je vous reverrai ! mais pas demain, c'est jamais !

« Dites à mes garçons... *Il est parti !* Oh ! je ne puis pas continuer ! »

Un second billet était renfermé dans celui-ci.

GOETHE A CHARLOTTE.

« Mon paquet est fait, Charlotte ; le jour pointe ; encore un quart d'heure, et je pars. Les images que j'ai oubliées et que vous distribuerez aux enfants, voilà mon excuse si je vous écris... quand je n'ai rien à écrire... Bon courage toujours, Charlotte. Seulement, pas d'indifférence ! Oui, Lotte, j'aime à lire — cela me rend heureux ! — j'aime à lire dans vos yeux la confiance où vous êtes que je ne changerai jamais. Adieu ! Mille fois adieu.

» GOETHE. »

Pour passer de *Werther* au petit livre de Léon Paillet, intitulé *Voleurs et Volés*, la transition serait embarrassante, et nous demanderons au lecteur la permission de nous en dispenser. Léon Paillet était de son vivant (il est mort il y a un an d'une attaque de choléra) un joyeux garçon qui s'était fait du *canard* une spécialité. Il excellait dans la création de ces gasconnades-monstres qui émaillent les colonnes des faits-Paris les jours où la copie fait défaut. C'est à lui qu'on doit l'invention de la baleine mélomane, du nouvel leare, etc., etc. Par ses rapports avec la Préfecture de police, à laquelle il puisait journellement une riche collection de faits divers, il était initié aux ruses des voleurs, à leur langage, à leurs sobriquets, à leurs pratiques. Ce sont ces curieux détails qu'on a eu l'idée de réunir sous la forme d'un petit volume à 50 centimes, que publie la librairie Nouvelle. Nous empruntons à cet opuscule, aussi utile que divertissant, et qu'on pourrait appeler à bon droit le *Paravoleur*, quelques pages des plus récréatives. Nous recommandons particulièrement, à titre de lecture instructive, les avis rédigés en argot par un voleur en état de grâce, à l'usage de tous les gens susceptibles d'être volés.

« Le monde des voleurs, malgré la surveillance incessante de la justice, a été toujours fort grand, et le seul moyen curatif qu'on ait pu employer efficacement était une razzia sur toutes les catégories.

A Paris, on compte neuf prisons, savoir : la Préfecture de police, la Conciergerie, la Roquette ou nouveau Bicêtre, Mazas, les Madelonnettes, Sainte-Pélagie, Clichy, et Saint-Lazare pour les femmes.

La moyenne des détenus est de 40,000, sur lesquels on peut compter 200 voleurs de profession, assassins ou vagabonds, 3,000 enfants de douze à dix-huit ans, 3,000 condamnés pour une première faute ou de simples délits.

Mais ce n'est pas tout d'être voleur, il faut encore connaître son métier. C'est pour être utile à leurs collègues qu'il y avait à Paris plusieurs professeurs de vols qui tenaient des cours comme on en tient au collège de France et à la Sorbonne pour les belles-lettres.

Il fut un temps où, dans les faubourgs Saint-Martin, du Temple, des *bacheliers* à vols donnaient des leçons à tant le cachet. Entre autres, nous citerons le nommé Armen-gaud, dit *Calvin*, qui tenait un cours de *grinchage*. Cet homme, d'une adresse extraordinaire, exécutait devant ses élèves les vols sur des mannequins, après les avoir démontrés théoriquement.

Lorsqu'il fut pris, on trouva chez lui la liste de ses élèves; ils étaient au nombre de trente et quelques, parmi lesquels il y avait douze femmes. Ces trente élèves avaient tous, comme d'habitude, les sobriquets les plus curieux. Nous citons quelques-uns des noms de cette liste, qui fait partie des archives de la police :

Élèves de première année. — Benoît, dit l'*Escamoteur*; Rigobert, dit *Os à mouelle*; Baptiste, dit le *Charlatan*; Rigaud, dit le *Chauffeur de pieds*; Valentin, dit le *Chat*; Charles, dit *Poulet d'Inde*; Ernest, dit l'*Aboyeur*.

Élèves de deuxième année. — Pierre, dit l'*Arche de Noé*; Alfred, dit le *Fourreur à Procure*; Paul dit le *Coqueur à la tortillade*; Charles, dit l'*Amadou*; Théodore, dit le *Petit d'Ardant*.

Élèves de troisième année. — Isidore, dit le *Bailleur de fonds*; Germain, dit le *Banqueroutier*; Bazile, dit le *Pousse-Moulin*; Vincent, dit le *Mauricaud*; Gabin, dit le *Gerbé à la passe* (le condamné à mort).

Malgré la guerre acharnée que l'autorité fait aux nombreuses catégories de voleurs qui infestent Paris, les journaux retentissent encore journellement de leurs prouesses. Nous dirons même plus, il y en a quelques-uns qui, sans doute aux abois, ont redoublé de génie et d'audace.

Au milieu de ce désordre moral, il en est cependant un qui s'est amendé, et qui, mort dernièrement au bagne de Toulon, a demandé pardon à Dieu et aux hommes de ses fautes.

Cet individu, qui avait été tour à tour marchand de contre-marques, professeur de canne et de boxe, a laissé un testament par lequel il lègue une dizaine de mille francs, amassés dans la vente de petits cocos sculptés, pour élever les deux orphelins les plus pauvres de la petite ville où il est né.

Indépendamment de cette œuvre, le ténébreux dont nous parlons a composé en argot un opuscule qui est un avis salutaire pour se préserver contre les rusés filous et eseroes.

Ce document, qui est intitulé : *Médecines pour les sinves*, c'est-à-dire conseils aux gens naïfs, sera d'une grande utilité pour les insoucians, les étrangers et les Parisiens eux-mêmes, qui, malgré leur prétention à la finesse, se laissent tous les jours, comme on le dit vulgairement, mettre dedans.

Voici ces *médecines* (conseils) :

1. Lorsque *vozigue* tirez la longue dans la trinne, que vous aille ne se laisse pas enflaquer par un marquant; gambillez vite. Si *vozigaud* litrez une toquante, planquez-la. Soyez chauds pour les gaviotes; chez le réfacteur ou le manezingue, battez comtois sur la toussant et gaffez la boîte à cornes sur la sorbonne.

2. Ne placardez pas votre douille dans une filoche, mais dans une profonde secrète.

1. Lorsque vous marchez dans la rue, ne vous laissez accoster par personne. Allez assez vite. Si vous avez une montre, cachez-la. Défiez-vous des ivrognes; au restaurant ou au cabaret, prétextez un rhume et gardez votre chapeau sur la tête.

2. Ne mettez pas votre argent dans une bourse, mais dans votre poche.

3. Ne mettez au fourgat aucun baluchon de marcardier, s'il doit passer la sorgue chez *vozigue*.

4. Lorsque *vozigue* tapez des châsses à la piaule, pioncez *vozigue* sur les frusques rupines.

5. Quand un mariote propose à *vozigue* du métal pour des jannets, encarez-le chez le balanceur de braise ou le beurrier.

6. Soyez chauds avec les chènes qui montrent à *vozigue* du mobilier de poche, et qui veulent faire pitancher *vozigue*.

7. N'attriquez jamais aux boucardiers gambilleurs; il vaut de belle se faire grinchir par un boucardier établi.

8. Ne laissez pas la tournante au conservatoire de cambuse ni à la lourde. Quand *vozigue* louerez dans une turne, tâchez que le portanche de la taule soit un vrai lourdiere, et non graveur sur cuir ou frusquineur en pandard.

9. Visitez votre boutanche quand elle sera bouclée; ne l'isolez jamais à la sorgue sans un chenu cabot; ne parez votre tournante à aucun marquant; ne chopez pas une boîte dans la piaule d'un quart d'œil, d'une vermine, d'un gouspin, d'une hirondelle au mont Saint-Jean ou d'une débâcleuse de mômes.

10. Que *vozigaud* ne se prenne pas à l'huile d'un rémouleur de buffet, de négociants de petit crochet, ni aux truchens câimans ou rafalés qui aquignent à votre lourde.

11. Lorsque *vozigue* entirez à la foresque, ou que vous allez rouler vos guibolles à la sorgue, ne faites croquer ni votre blanquette ni votre braise.

3. Ne recevez pas de dépôt de marchandises, si ce dépôt doit passer la nuit chez vous.

4. Lorsque vous couchez à l'auberge, couchez sur vos effets précieux.

5. Quand on vous propose de l'or contre de l'argent blanc, envoyez chez un changeur ou chez un banquier.

6. Défiez-vous des individus qui vous montrent de l'or et qui veulent vous régaler.

7. N'achetez jamais aux marchands ambulants; il vaut mieux se faire voler par les gens établis.

8. Ne laissez pas la clef à vos meubles, aux armoires, encore moins à votre porte. Quand vous louerez dans une maison, tâchez que le portier soit portier, et non savetier ou tailleur en vieux.

9. Visitez votre boutique après sa fermeture; ne la laissez jamais la nuit sans un bon chien; ne prêtez votre clef à personne; ne vous logez pas dans la maison d'un commissaire, d'un avoué, d'un huissier, d'un mont-de-piété ou d'une sage-femme.

10. Défiez-vous des joueurs d'orgue, des marchands de chiffons et des mendiants qui frappent à votre porte.

11. Quand vous allez à la campagne, ou que vous vous promenez la nuit, ne faites sonner ni votre argenterie ni votre argent.

C'est bien ici le cas de dire avec le proverbe :

Experto crede Roberto.

A. DE BRAGELONNE.

Un jeune compositeur d'un talent très distingué, M. A. van Ackere, vient de publier chez Benoît aîné, éditeur, rue Meslay, 40, deux charmants morceaux de musique pour piano :

SAINTE CÉCILE, polka très dansante ;

LA CHEVALERESQUE, galop plein d'effet.

Nous recommandons à nos lectrices ces deux productions vraiment originales d'un artiste auquel nous prédisons un brillant succès.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.